A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SECTION DE MUTIUS-SCOEVOLA.

Le vingt frimaire, an trois.

CITOYENS, les bouillonnemens de la révolution avoient confondu bien des objets. Il en étoit résulté une espèce de chaos dans lequel on n'appercevoit que difficillement la vérité.

Pendant cette confusion, l'écorce du patriotisme couvroit les plus grands ennemis de la liberté, et le venin de l'aristocratie s'attachoit aux vrais Républicains.

Une essence de justice, versée sur ce mélange l'a décomposé; nous en voyons clairement les éthérogènes; et enfin, nous savons les classer.

Longtems nous avons cru, citoyens, que les sociétés populaires n'étoient composées que d'amis sincères du peuple et de la liberté. Il y en avoit beaucoup, sans doute; mais ils y étoient dominés par des intrigans et des factieux... j'ose même dire, par des contre-révolutionnaires déguisés.

Le peuple qui n'a point de meilleur ami que lui-même, le peuple à qui rien n'échappe, quand il veut ouvrir les

yeux, vient de porter sérieusement ses regards au-delà des barrières qui le séparent encore des associations patriotiques. Il a vu, dans le sein d'un grand nombre de sociétés, le vice luter contre la vertu, et les sangsues terroristes faire tous leurs efforts pour se rattacher aux veines des patriotes.

Alors, saisi d'indignation, il a pris la parole dans les tribunes; il a tonné contre ces reptiles qu'ils faut écraser par le raisonnement et la justice.

Depuis quelques séances, le peuple des tribunes soutenoit aussi la vertu dans le sein de la société de Mutius-Scœvola. J'ai demandé la parole, et voici le discours que j'ai prononcé :

Discours prononcé le 16 Frimaire, an 3, à la société patriotique de Mutius-Scœvola, par un citoyen des tribunes.

» La société de Mutius-Scœvola, étrangère à toute intrigue, n'est dans le secret d'aucune faction; la masse de ses membres est pure et désire sincèrement le bonheur du peuple.

» Eloigné, comme elle, des intrigues et des factions, je vais lui retracer quelques vérités qu'elle a déjà senties comme moi; je vais lui exposer des torts que la plûpart des sociétés populaires ont partagés, torts qui non-seulement enhardissent les aristocrates et les modérés à s'élever contre elles, mais qui leur attirent aussi quelques justes reproches de la part des gens probes, de ceux qui veulent avec autant d'ardeur que nous, la liberté, l'égalité, l'unité et l'indivisibilité de la République.

» Citoyens, il est constant qu'avant le 9 thermidor, il existoit un système de terreur et de sang ; il est certain que des hommes, abusant de l'autorité qui leur avoit été confiée, pour prévenir où arrêter les trames des contre-révolutionnaires, et comprimer les aristocrates, suivant la loi du 17 septembre, jettoient, mal-à-propos, le deuil et la désolation dans une infinité de familles ; il est certain que l'ignorance et la méchanceté d'un grand nombre d'agens publics donnoient lieu à des vexations et à des actes arbitraires qu'aucunes mesures de révolution ne pouvoient autoriser ; il est certain que sous nos yeux et dans les départemens on livroit à la mort des citoyens non convaincus de crime, sur des actes d'accusation mensongers, controuvés et auxquels on ne daignoit pas seulement donner un air de vraisemblance, ni joindre la plus petite apparence de preuves ; il est sûr, enfin, que l'inhumanité la plus attroce s'exerçoit dans toute la France, au nom du bien public et de la liberté......; que le glaive de la loi servoit d'instrument aux assassins...... et les sociétés populaires, ces sentinelles avancées, gardoient le silence sur tant de cruautés.......! étoient-elles dans la stupeur ?..... La crainte les avoit-elles glacées ? Non, du moins leur conduite n'a pas paru le prouver. Je suis loin d'attribuer ce silence des sociétés à une complicité perfide, mais je crois que leur surveillance étoit en défaut.

» Persuadées qu'il falloit de grandes mesures pour arrêter la malveillance, elles se fioient aveugélment à celles que la malveillance même employoit sous son déguisement funeste, et qui eussent bientôt perdu la république.

» Depuis le 9 thermidor, le voile qui couvroit tant

de crimes s'est déchiré......... le terrible système s'est évanoui... un autre lui a succédé : et lon a dit qu'il étoit contre-révolutionaire.

» Citoyens, c'est au passage de l'un à l'autre qu'il faut s'arrêter, pour voir la cause de l'espèce de défaveur où semblent être en ce moment les sociétés populaires.

» Les sociétés populaires, étourdies de la dernière révolution, et né s'appercevant pas de suite, que leur confiance avoit été trompée par les agens de la terreur, ont été top tardives à exprimer leur indignation, à manifester de l'horreur contre tout ce qui s'étoit passé d'injuste et d'arbitraire. Effrayées d'un système nouveau, qui leur a paru celui d'une indulgence dangereuse, elles ont dirigé leur énergie contre ce péril apparent ; et en combattant un fantôme, elles ont oublié de blâmer hautement les atrocités réelles commises sous le dernier régime........ que dis-je ?.. plusieurs de leurs membres ont semblé, par leurs discours, regretter ce régime affreux, et même le rappeller ; ils s'en sont montrés les partisans, et ont eu des approbateurs au sein des sociétés, sans que les sociétés ayent paru désavouer *assez* fortement d'aussi pernicieux principes.

» Il n'en a pas fallu davantage, pour faire croire aux gens à jugement faux ou précipité, qu'en effet, les sociétés populaires vouloient ramener la terreur et toutes ses suites...; il n'en a pas fallu davantage, pour jetter de nouvelles alarmes dans les familles qui sortoient de l'oppression, et pour donner de la crainte à beaucoup d'autres citoyens... je me trompe ; ce n'est pas de la crainte qu'on a conçue ; mais une méfiance juste, fondée sur des apparences que les sociétés populaires n'ont pas encore assez dissipées.

»Qu'elles se hâtent donc de les faire évanouir!. Qu'elles se hâtent de dissiper des erreurs qui, peut-être, deviendroient funestes! Le moyen d'en prévenir les suites, c'est de se prononcer promptement et avec vigueur, c'est d'abhorrer, comme la masse du peuple, les terroristes et les hommes de sang; c'est de les désigner si clairement, qu'ils ne puissent jamais se soustraire à la surveillance des Républicains...Et c'est aussi de leur tendre des bras fraternels, si, abjurant avec sincérité le fanatisme de *formes acerbes*, ils ne l'ont point poussé jusqu'à se rendre indignes de pardon.

»On reconnoît les vrais patriotes à leur haine implacable pour tout ce qui est injuste et arbitraire, autant qu'à l'ardeur de leur amour pour les vertus répulicaines».

Citoyens de l'assemblée générale, à cet endroit de mon discours, j'aurois pû mettre des tableaux déchirans. J'en aurois trouvé les effroyables couleurs dans les massacres des prisons, dans les fusillades et les noyades, enfin dans tous les assassinats que les partisans du terrorisme osent appeller grandes mesures révolutionnaires. Mais, pardonnez, j'ai voulu ménager la sensibilité de mes concitoyens, et arracher aux scélérats le plaisir de nous voir fondre en larmes.

Je me suis borné à tracer superficiellement quelques esquisses, et j'ai dit:

» Etoient-ils patriotes, ceux qui, fermant leur cœur à la justice et à l'humanité, proscrivoient des citoyens, sans examiner leur conduite? Etoient-ils patriotes, ceux qui, dans le délire de leurs passions, vouloient qu'on sacrifiât indistinctement tous les individus de telle ou telle caste, sans égard à ce qu'ils avoient pu faire pour la révolution?

Etoient-ils patriotes, ceux qui étant d'une ignorance profonde, sans connoissance des vrais principes, sans intelligence pour les comprendre jamais, acceptoient néanmoins des pouvoirs, et siégeoient insolemment, comme juges suprêmes en patriotisme, au milieu des assemblées et dans les comités révoutionnaires ? . . . . O Mabli ! ô Rousseau ! qu'il eût été plaisant ! .... que dis-je ? qu'il eût été dégradant pour l'espèce humaine, de vous voir réduits à demander des certificats de civisme à..... mais, ayant prononcé vos noms respectables, je dois m'abstenir d'en chercher d'odieux dans une fange impure... Etoient-ils patriotes ceux qui, avides de faire le mal, alloient saisir leurs victimes au sein même des assemblées du peuple ?... ceux qui, le visage pâle et d'un livide affreux, la soif du sang peinte sur le front, déployoient avec menaces, aux yeux de leurs concitoyens, l'image de la guillotine ?...... ceux qui sur l'énoncé de quelqu'opinion discordante avec leur férocité, ou mal interprêtée par leur ignorance, entraînoient celui qui l'avoit émise, à leur infâme comité, pour, delà, le précipiter dans les fers ? Etoient-ils patriotes, ceux qui voyoient avec volupté, couler les pleurs des malheureux qu'ils opprimoient ? ceux qui prêchoient ouvertement la désobéissance aux lois, la rébellion et le massacre........? ceux qui attendoient, avec impatience, le moment de se baigner dans le sang de leurs concitoyens ?... Enfin, sont-ils patriotes, les monstres qui, toujours insensibles à la voix de l'humanité, comme à celle de la justice, persistent à vouloir que la terreur achève la révolution, et qu'elle ne soit cimentée que de sang ?... Non, sans doute, Citoyens, la nature même a reprouvé les partisans de ces mesures barbares, et la société doit les rejetter de son sein. Au tableau que je viens

d'en faire, à ce que j'en vais dire encore, il sera facile de les reconnoître.

» Interrogez certains agens révolutionnaires sur les vexations qu'ils ont fait souffrir. Ils vous répondront : nous avons exécuté la loi...Vous avez exécuté la loi!..Mais la loi vouloit que vous fussiez sévères, justes et humains....vous n'avez été que cruels !.... Vous avez exécuté la loi ! ... en forcénés, suivant vos passions, vos haines, vos caprices, et, encore une fois, suivant votre ignorance......... Vous avez exécuté la loi !.... Dites plutôt que vous l'avez violée dans tous ses points. Si les lois s'exécutoient encore à votre manière, bientôt la France ne seroit plus qu'un vaste désert que les nations fuyroient avec effroi, et qu'elles appelleroient la terre rouge, la terre antropophage.

» Citoyens, entendez les terroristes et les buveurs de sang ; ils disent que nous nous apitoyons sur le sort des aristocrates et des contre-révolutionnaires, comme s'ils n'avoient persécuté, comme s'ils n'avoient égorgé que des aristocrates et des contre-révolutionnaires !........ Non, malheureux!.. nous ne gémissons point sur le sort des ennemis de la liberté et de la patrie........ Nous nous plaignons qu'on ait immolé des hommes contre le vœu de la loi.... Nous nous attendrissons sur le sort d'une infinité de nos frères, bons citoyens, que mille tyrans, comme vous, ont assassinés.

» Eh ! la preuve que nous ne nous apitoyons point sur le sort des scélérats, c'est que nous vous avons en horreur..... c'est que nous vous...... Mais en faisant le procès de l'inhumanité et de la barbarie, gardons-nous d'être, nous-mêmes, barbares et inhumains !

» Que la loi seule prononce contre les criminels qu'elle peut atteindre, et que son glaive nous venge de leurs attentats.

» Quand à ceux qui ne sont loin des principes d'humanité, de justice et de raison, que par une erreur encore pardonnable, tâchons de les éclairer ; tâchons de les rendre bons frères !.......... S'ils se refusent méchamment à la lumière, contentons-nous de les surveiller, jusqu'à ce qu'ils montent à l'échafaud !

» Citoyens, si les Jacobins se fussent ainsi prononcés à l'époque du 9 thermidor, et après, la salle de leurs séances seroit encore ouverte.

Ce mot, *ouverte*, fut ledernier de mon discours à la société de Mutius-Scœvola.

Comme les incorrigibles que j'ai combattus ne manqueront pas de me taxer au moins de modérantisme, je vais déclarer ici de quel modérantisme je fais profession.

Je veux la liberté, l'égalité, l'unité et l'indivisibilité de la république, ou la mort.

S'il s'élevoit dans ma patrie un tyran plus fort que la loi, j'invoquerois, pour moi, le courage de Scœvola, sa vertueuse audace, et j'irois plonger le poignard dans le sein du tyran !...Mais si je trouvois ce tyran dans les fers, alors, je ne verrois plus en lui qu'un homme, et je me laisserois réduire en cendre, plutôt que de le septembriser...

Voilà, citoyens, le modérantisme que je professe, et je me plais à croire que tous mes frères ici présens, sont modérés comme moi.

MICHEL PERROT.

L'assemblée générale ayant entendu la lecture de cet écrit, en a arrêté l'impression au nombre de trois mille exemplaires, et l'envoi aux 47 autres sections.

Signé Guillemin, *président.* Maugas, *secrétaire.*

A Paris, de l'Imprimerie de Guerin, rue des Boucheries-Honoré.